Document generated on 07/15/2025 8:35 p.m.

Histoire Québec

Rouyn Noranda, des bâtis d'origine urbains et ruraux particuliers

Julien Rivard

Volume 10, Number 1, June 2004

L'Abitibi-Témiscamingue : une terre promise...

URI: https://id.erudit.org/iderudit/11255ac

See table of contents

Publisher(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rivard, J. (2004). Rouyn Noranda, des bâtis d'origine urbains et ruraux particuliers. *Histoire Québec*, *10*(1), 26–28.

Tous droits réservés © La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rouyn-Noranda, des bâtis d'origine urbains et ruraux particuliers

Par JULIEN RIVARD

Noranda et Rouyn ont pris naissance en 1924 autour d'une mine et d'une fonderie de cuivre, alors en construction. Le développement s'est fait en pleine forêt, à des dizaines de kilomètres des secteurs habités les plus rapprochés. Par la suite, dans les années 1930 une douzaine de paroisses de colonisation agroforestière sont apparues dans le cadre des plans de retour à la terre mis en place en réponse à la grave crise économique de l'époque, de même que quelques villages miniers. La majeure partie de ce territoire n'a été municipalisée qu'entre 1978 et 1982. Entre 1986 et 2002, les municipalités et trois territoires non-organisés se sont progressivement regroupés pour donner les 6 345 km² de l'actuelle Ville de Rouyn-Noranda.

S'il y a aujourd'hui une relative intégration des composantes rurales et urbaines de ce vaste territoire, c'était loin d'être le cas au début. En partant, Noranda et Rouyn constituaient un univers urbain, multiethnique, minier et industriel, en net contraste avec celui des paroisses de colonisation, rurales et canadiennes-françaises. Cela se voit, par exemple, dans les centres-villes de Noranda et de Rouyn, dont le caractère est unique en Abitibi-Témiscamingue avec leurs bâtiments commerciaux en rangée, souvent de style Boomtown, donnant directement sur le trottoir, et leurs revêtements de briques marrons, comme sur la 7e Rue à Noranda.

La Maison Roscoe, 14, avenue Murdoch – Photo Manon Sarthou

7e Rue, entre Carter et Murdoch – Photo Serge Gauthier

Le Vieux-Noranda révèle encore aujourd'hui qu'il a été la ville de la compagnie Noranda. Cette dernière a exercé un contrôle serré sur son développement, choisissant même les commerces qui pouvaient s'y établir. Jusqu'en 1949, le gérant était aussi le maire. La masse des bâtiments in-

dustriels s'impose toujours dans le paysage urbain. Les styles architecturaux des débuts sont ceux des années 1920 et 1930 qui étaient alors appréciés par les architectes anglophones de la compagnie. Ainsi, des résidences cossues caractérisent le «quartier des dirigeants», comme la Maison Roscoe (maison du gérant), de 1926, de style néotudor. Cette maison fait contraste avec celles de travailleurs du quartier voisin comme les nombreux jumelés ou celle-ci de style Boomtown, de 1928.

Le style Arts et Métiers, avec ses évocations de maisons campagnardes, est également fort répandu à Noranda. Il était parfois associé à des matériaux locaux, comme les moellons (pierres naturelles) des colonnes de la galerie d'une maison de 1938 (chemin Trémoy), qui ont sans doute été ramassées dans une sablière de l'un des eskers à proximité de la ville.

Noranda et Rouyn se démarquaient aussi nettement, en région et au Québec, par leurs importantes communautés d'anglophones et d'immigrants européens, qui formaient la majorité des travailleurs de la mine et de la fonderie avant l'*importante grève des Fros* (étrangers) de 1934. La diversité des langues allait de pair avec celle des cultes religieux, dont l'église orthodoxe russe, de 1958, demeure l'un des plus beaux témoins (voir à la page 10).

Du côté de Rouyn, le développement s'est fait, comme à Noranda, selon une trame de rue planifiée à l'avance, mais de façon moins organisée. La plus grande liberté de commerce a donné un centre-ville plus vaste et dynamique, mais aussi un bâti moins remarquable. Depuis les années 1960, l'architecture moderne a fait sa marque avec des bâtiments à la présence notable comme le Théâtre du Cuivre (1966), la tourelle (des logements dans un ancien château d'eau de forme circulaire sur un site élevé) et l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (1996).

Dans les secteurs ruraux, on remarque encore la présence de maisons de l'époque de colonisation tardive des années 1930 à 1945. Elles étaient souvent construites selon des plans du ministère de la Colonisation. En 1937, le ministère subventionnait les maisons en bois rond, comme celle de Philippe Levasseur, construite dès son arrivée à Beaudry au mois de novembre, d'un style composite *Craftsman Bungalow* et Québécoise. Plus tard, les faces intérieures et extérieures de cette maison ont été équarries à

Maison de style Boomtown, 87, avenue Carter – Photo Serge Gauthier

117, chemin Trémoy – Photo Manon Sarthou

242 à 238, 8e Rue – Photo Serge Gauthier

Maison de Philippe Levasseur, 1152, rang Valmont, Beaudry – Photo Julien Rivard

Maison de Joseph Lachance, 775, rang des Bois, Cléricy – Photo Julien Rivard

la hache et les revêtements ont été ajoutés. Par la suite, le ministère a préféré, pour des raisons de coûts, les maisons en bardeaux de cèdre comme celle de Joseph Lachance de Cléricy.

Il y a aussi le bâti urbain particulier des villages miniers des années 1930, de McWatters, Cadillac et Arntfield, qui mériterait qu'on le fasse connaître.

Un drapeau canadien-français

(*Extrait de* L'Avenir du Nord - *Saint-Jérôme - le 2 avril 1903, sous la signature de JEP*). - Non, à notre humble avis, le drapeau canadien-français devrait être non pas le drapeau blanc qui a repassé les mers, parce qu'il nous rappellerait sans cesse l'abandon d'un roi sans cœur; non pas le tricolore qui nous parle beaucoup de la France mais trop peu du Canada; le drapeau national canadien-français devrait être ou la bannière de Carillon ou surtout le drapeau de 1837, celui qui a été témoin des luttes des patriotes et des martyrs de notre race.

Ce drapeau vert, blanc, rouge, avec le castor et la feuille d'érable, voilà le drapeau qui nous parle le plus au cœur, à nous, Canadiens français. Il a été le drapeau national de nos pères alors qu'ils combattaient au parlement d'abord, puis les armes à la main pour forcer l'Angleterre à nous octroyer les libertés si légitimes dont nous profitons aujourd'hui.

Ce drapeau de 1837 a été trempé dans le sang de nos patriotes, il nous remet à la mémoire l'époque héroïque de notre histoire, il nous parle de Papineau, de Chénier, de Nelson, de Cardinal, de De Lorimier, de Charles Hindelang, de Duvernay, des Fils de la Liberté, des batailles de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache.

Ce drapeau vert-blanc-rouge que décrit *La Minerve* du 5 juin 1837 et qu'elle nomme le pavillon national du Canada, nous est plus cher que tous les autres car il ne nous rappelle pas seulement l'attachement de nos pères à la France, comme les autres drapeaux suggérés, mais il fait revivre en nous le souvenir des sacrifices accomplis par nos patriotes pour nous obtenir les libertés dont nous jouissons sur le sol canadien. Il nous parle de l'histoire des Canadiens français et non pas seulement de l'histoire des Français au Canada.

Le Canada est pour nous une véritable patrie. Nous sommes, il est vrai, les fils de ces courageux Français qui ont découvert et colonisé cette belle terre que nous habitons. Comme tels nous conservons précieusement dans notre cœur l'amour de notre mère patrie. Mais depuis l'abandon d'un roi sans entrailles, depuis près d'un siècle et demi de séparation, la véritable patrie des 60 000 Français de 1760 devenus aujourd'hui 3 000 000, c'est la patrie canadienne.

Avant Albion, la patrie canadienne a droit à notre foi; avant la France notre Canada a droit à notre dévouement et à notre amour. Définissons bien clairement notre situation ethnique. Cessons de dire que nous sommes «des Anglais parlant le français» ou «des Français parlant l'anglais». Nous sommes des Canadiens français et notre drapeau doit être un symbole qui éveille en nous des souvenirs, des sentiments et des espoirs canadiens-français.

Nul autre que le drapeau de 1837 ne peut mieux atteindre ce but. Cet étendard canadien a abrité les luttes constitutionnelles et ensuite sanglantes de ceux qui nous ont engendrés. C'est le dernier témoin de ces sacrifices et de ces luttes qui nous ont valu les libertés civiles, religieuses et nationales dont nous jouissons et grâce auxquelles nous nous dirigeons, tranquillement mais sûrement, vers l'indépendance complète qui fera du Canada français une véritable nation.